

Supplément au SOP n° 256, mars 2001

**LIRE LA BIBLE
À L'ÉCOLE DES PÈRES**

Discours académique
prononcé par le père Jean BRECK,
professeur d'exégèse patristique des Écritures,
à la séance solennelle
de l'Institut de théologie orthodoxe de Paris
(Institut Saint-Serge),
le 18 février 2001

Document 256.A

LIRE LA BIBLE À L'ÉCOLE DES PÈRES

Le titre que j'ai choisi pour ces quelques remarques, «Lire la Bible à l'école des Pères», est emprunté à un ouvrage édité et préfacé par le très regretté spécialiste de la Bible, le père A.-G. Hamman. Il y a deux ans je recevais un exemplaire de ce livre avec la dédicace suivante : «au professeur Jean Breck, cet essai sur un sujet rarement mis en évidence. En respectueux hommage, A.-G. Hamman.»

Ce que je dirai ici est pour une large part le résumé de certains aspects de l'herméneutique patristique traités avec mes étudiants ces dernières années. C'est aussi un essai de «mettre un peu plus en évidence» le sujet important de l'exégèse patristique. Comme le notait avec justesse le père Hamman, c'est un domaine d'étude grandement négligé. Sa contribution a été immense, particulièrement par son travail en collaboration avec l'Association J.P. Migne et la collection des écrits patristiques intitulée «les Pères dans la foi.» Ce sera une très modeste contribution à un sujet qui commence seulement à être apprécié aux États-Unis et en dehors de France. Elle est offerte avec reconnaissance et émotion au père Hamman pour le précieux héritage qu'il nous a laissé.

Avant de commencer une réflexion sur l'approche de la Bible par les Pères, il faut poser l'affirmation fondamentale : dans la perspective de l'Église orthodoxe, la Sainte Écriture se caractérise par une unité, une intégrité et une vérité absolues. Pour ce qui est de son unité, la Tradition orthodoxe soutient fermement le point de vue que l'Ancien Testament, tout autant que le Nouveau Testament, est un «livre chrétien». Les deux Testaments composent un témoignage unifié du Logos divin, Verbe éternel, qui est venu dans le monde pour accomplir le salut des «enfants de Dieu» (Jn 1,12-13; 20,31). De plus le témoignage et l'inspiration qui la sous-tendent sont considérés comme étant «intégraux» ou complets, dans la mesure où chaque passage de l'Écriture reflète la même vérité, et c'est la raison pour laquelle n'importe quel passage est susceptible d'éclairer d'autres passages plus obscurs. Par exemple, la réflexion de Saint Paul sur l'œuvre rédemptrice du Christ dans Rm 5,9 «nous sommes justifiés par son sang, c'est pourquoi nous serons sauvés par lui, etc.,» peut servir à éclaircir et développer l'affirmation de 1 Jn 1,7, «le sang de Jésus son fils nous lave de tout péché ». Ou bien encore la mystérieuse allusion d'Isaïe 7,14 (la vierge enfantera l'Emmanuel) peut être interprétée à la lumière de

Matthieu 1,23, où la Vierge Marie accomplit la prophétie d'Isaïe en portant en son sein le Fils éternel de Dieu.

Chaque passage de l'Ancien Testament ainsi que du Nouveau Testament témoigne directement ou indirectement de la personne et de l'œuvre de Jésus Christ, qui est la Vérité elle-même incarnée («Je suis la Voie, la Vérité et la Vie, déclare-t-il dans Jn 14,6). Ainsi les écrits bibliques qui portent un témoignage unique à cette Vérité constituent le «canon» — la norme ou la «règle de vérité» — qui sert de base indispensable à la doctrine et à la morale chrétiennes.

Pour Jésus et les apôtres, «l'Écriture Sainte» consistait dans la Bible hébraïque, que nous appelons l'Ancien Testament. Dans la perspective des Pères de l'Église, l'affirmation que l'Ancien Testament est un Livre chrétien se justifie par le fait qu'ils considéraient toute théophanie ou manifestation de Dieu dans l'histoire d'Israël comme la manifestation non de Dieu le Père mais de Dieu le Fils, la seconde Personne de la Sainte Trinité. Dans les Psaumes, c'est la voix du Christ qu'ils entendaient (par exemple dans le psaume 21/22) tout autant que celle de l'humanité pécheresse (Psaume 50/51). La Loi de Moïse est ressentie par les Pères de l'Église comme la fondation de la Loi Nouvelle donnée par le Christ à la communauté chrétienne. Le Christ est le Nouveau Moïse, qui prononce un grand Sermon sur une montagne qui représente le nouveau Mont Sinaï. C'est la Nouvelle Loi du Royaume, avec ses antithèses qui proclament une nouvelle morale et une nouvelle justice, supérieures à celles des Pharisiens. (Rappelons la formule des antithèses matthéennes que Jésus répète si souvent : «vous avez entendu dire... Mais moi je vous dis...»). Dans le point de vue des Pères, l'enfant Emmanuel d'Isaïe 7, le Serviteur Souffrant d'Isaïe 52-53, l'Innocent qui aime la prostituée (Osée) et l'effusion de l'Esprit prophétisé par Joël sont tous des types (*typoi*) ou des figures qui mettent en évidence la venue dans la chair du Fils de Dieu, et qui, interprétés comme il le faut, indiquent le sens de sa personne et le but de sa mission terrestre.

Ce sont ces relations qui nous conduisent à affirmer que le mouvement de l'Ancien Testament vers le Nouveau Testament est un mouvement de «promesse» à «accomplissement», de figures prophétiques à leur réalisation dans la personne du Christ. En relisant l'histoire de l'économie divine de la création à la rédemption — qui est la nouvelle création — , la Bible dans son ensemble présente un témoignage unifié, intégral et vrai de la Sainte Trinité pour la vie et le salut du monde de Dieu.

La perspective patristique concernant l'unité des deux Testaments est fondée sur la façon dont les auteurs du Nouveau Testament interprètent les livres de

l'Ancien Testament. Donc, les principes herméneutiques, ou règles d'interprétation, développés par les Pères de l'Église sont une extension et un développement de certaines méthodes d'interprétation utilisées par les apôtres pour comprendre et proclamer la signification messianique de la Loi et des Prophètes.

Les auteurs apostoliques ont scruté les Écritures — l'Ancien Testament — pour y trouver différents types ou figures prophétiques qu'ils reconnaissaient avoir été accomplis en la personne de Jésus et dans son ministère. En agissant ainsi, ils ne faisaient que mettre au point un procédé que Jésus avait lui-même employé. Jésus a évoqué certaines images et certains titres, connus dans les Écritures hébraïques et dans les ouvrages du judaïsme intertestamentaire, afin de révéler le sens de sa vie et de son œuvre. Il s'attribua par exemple le titre de Fils de l'homme. Il s'agit d'une figure apocalyptique qui apparaît dans Daniel 7 et dans les écrits pseudoépigraphiques comme 1 Enoch, version éthiopienne. Le Fils de l'homme désigne un être céleste dont on attendait qu'il vienne à la fin des temps pour juger les vivants et les morts et pour introduire dans le Royaume de Dieu. (C'est seulement à partir de saint Ignace d'Antioche, [+ c. 110] que le titre de Fils de l'Homme en est venu à désigner la nature humaine de Jésus). Or comme Jésus utilise ce titre par rapport à lui-même, il lui donne un nouveau sens. Étant donné que le mot araméen *bar nasha* peut désigner simplement un être humain, l'ambiguïté inhérente à ce titre permet à Jésus de donner un sens plus large et plus profond, de sorte que cela suggère à la fois son origine divine et sa Passion à venir (Jn 1, 51; Mc 9, 12).

Selon l'évangile de Jean spécialement, Jésus s'appelle également le Fils du Père. L'évangéliste Marc le nomme Fils de Dieu, un titre quasi-messianique attribué à l'origine au roi d'Israël, bien qu'il ne soit pas clair si Jésus utilise cette dénomination à son propre sujet. Implicitement, Jésus s'est identifié avec le Serviteur de Yahweh, *ebed Yahweh* d'Isaïe 52-53, qui devait être humilié jusqu'à la mort, prenant sur lui les péchés du peuple élu de Dieu. En tant que Serviteur Souffrant, Jésus l'Innocent serait justifié par Dieu (par la résurrection) et élevé dans la gloire (Is 52,13; 53, 10-12 ; Jn 12, 32, une allusion à son élévation dans un double sens : élévation sur la Croix et élévation dans la gloire du Père). Afin de révéler le sens de sa vie et de sa mort dans un langage et des images familières à ses contemporains, Jésus s'applique à lui-même diverses images et titres messianiques bien connus dans l'Ancien Testament et les écrits inter-testamentaires. Il posait ainsi l'affirmation que ces images et ces titres trouvaient leur accomplissement ultime dans sa propre vie et son œuvre de salut.

De la même manière, les auteurs des écrits du Nouveau Testament ont attribué à Jésus d'autres images et titres de l'Ancien Testament. Déjà, dans la communauté semi-monastique de Qumran, au moins un siècle avant la naissance du Christ, la figure énigmatique de Melchisédech (Gn 14) était considérée comme d'origine céleste. Comme il semblait n'avoir aucune généalogie humaine, le roi Melchisédech fut considéré comme l'archétype du roi messianique (Ps 109/110). L'auteur de l'Épître aux Hébreux découvre l'accomplissement de cet archétype dans la personne de Jésus, le Fils éternel de Dieu, qui sera «prêtre à jamais selon l'ordre de Melchisédech» (Hb 5, 10).

D'autres auteurs du Nouveau Testament attribuent également à Jésus des images et des titres tirés de l'Ancien Testament et du bas judaïsme. Dans chaque cas, leur intention était de proclamer que seul Jésus accomplissait les prophéties messianiques. Saint Paul, par exemple, voit en Jésus Christ l'incarnation de la Sagesse divine. Déjà dans le Livre des Proverbes et le Livre de la Sagesse de Salomon la figure de la Sagesse était décrite d'une manière personnifiée et comme préexistante, habitant avec Dieu avant la création du monde. La même image a vraisemblablement inspiré l'évangéliste Jean dans sa description de Jésus Christ comme le Logos ou la Parole éternelle de Dieu.

Matthieu présente Jésus comme l'accomplissement d'un grand nombre de prophéties de l'Ancien Testament. Sa naissance virginale réalise la promesse d'Isaïe 7,14 ; sa descente en Égypte et son retour en Galilée confirment qu'il constitue le «vrai Israël» ; et avec les autres évangélistes, Matthieu voit dans la passion de Jésus l'accomplissement des promesses faites par Dieu à Israël tout au long de l'histoire du peuple élu.

Pour l'apôtre Paul, le Christ est déjà présent dans l'Ancien Testament, d'une façon particulièrement frappante sous la forme du rocher qui servait de source d'eau vive au peuple d'Israël pendant son errance dans le désert (1 Cor 10, 1-4). Dans Gal 4, 21-31, l'apôtre utilise la méthode qu'il appelle «allégorique» pour identifier Agar avec l'ancienne alliance et Sara avec la nouvelle alliance. (Dans ce passage, Paul utilise en fait une forme de typologie, même s'il la présente comme un *allegoroumena*).

La typologie, le thème de «promesse et accomplissement» ainsi que l'appel à d'anciens titres messianiques ont aidé les auteurs apostoliques dans leurs efforts pour proclamer que les promesses de Dieu à l'égard d'Israël et du monde ont été accomplies — et portée à des hauteurs encore plus grandes — par la mission

rédemptrice de Jésus de Nazareth, le Fils de Dieu crucifié et glorifié. Ce sont ces auteurs qui ont posé les bases de l'élaboration de différentes approches et procédés herméneutiques développées plus tard par les Pères de l'Église, tant latins que grecs.

Marchant sur les traces des auteurs apostoliques, les théologiens post-apostoliques ont continué à mettre au point des méthodes d'exégèse permettant de discerner et d'expliquer le lien entre Jésus et la tradition vétéro-testamentaire. Ces méthodes ont été discutées dans un certain nombre d'ouvrages récents, et je ne vais pas répéter ce qu'ils en disent¹. Mon but ici est plus modeste : je voudrais simplement souligner quelques *principes herméneutiques* de base qui sous-tendent et dirigent le travail exégétique des saints Pères.

Quels sont donc les divers principes herméneutiques, ou présupposés, que les auteurs patristiques utilisent dans leur effort pour interpréter les Écritures et exposer le sens «christologique» de l'Ancien Testament ? La réponse est moins une série de règles systématiques qu'un point de vue spirituel auquel on a donné le nom de *theôria*. *Theôria* désigne une vision inspirée ou bien la contemplation de la Vérité révélée divinement, accordée par l'Esprit Saint tant à l'auteur apostolique qu'aux futurs interprètes.

La façon dont les Pères comprenaient la *theôria* est liée étroitement à une conception particulière de l'*inspiration*. Les érudits biblistes de l'école exégétique d'Antioche du 4^e siècle considéraient que les événements de l'Écriture contenaient un double sens, littéral et spirituel. Les deux viennent également de l'inspiration divine, puisque l'Esprit de Dieu habite et guide les auteurs sacrés dans la composition de leurs œuvres. Les Antiochiens disaient que le sens littéral renvoie à *l'intention de l'auteur biblique* ce qui signifie le message que l'auteur lui-même percevait à travers l'activité de l'Esprit qui l'inspirait et celui qu'il cherchait à transmettre à ses lecteurs. Le sens spirituel, pour sa part, renvoie à la Parole que Dieu prononce à travers le texte écrit à chaque moment présent, à chaque nouvelle génération, de la vie de l'Église. Pourtant ce sens spirituel, pour les pères d'Antioche, reste fermement enraciné dans les événements historiques. Dérivant du sens littéral, le *sensus plenior* sert à réactualiser à chaque nouveau moment historique la valeur rédemptrice de l'œuvre de Dieu du passé : au sein du peuple d'Israël et, au suprême degré, dans la vie, la mort et la résurrection de Jésus Christ.

¹ Voir en particulier B. de Margerie, *Introduction à l'histoire de l'exégèse, vol. 1 Les Pères grecs et orientaux* (Paris, Cerf, 1980); J. Breck, *The Power of the Word* (Crestwood, NY : St. Vladimir's Seminar Press, 1986), tr. *La Puissance de la Parole* (Paris, Cerf, 1996) ; and M. Simonetti, *Biblical Interpretation in the Early Church* (London, T&T Ckark, 1994).

À la différence d'Origène et d'autres Pères alexandrins, les Antiochiens voyaient dans *chaque* passage de l'écriture un double sens, littéral et spirituel. Le concept de *theôria* comprend la vision inspirée de l'auteur biblique qui le conduit à délivrer son témoignage de la façon dont il le fait, afin d'exprimer le sens littéral. Mais il comprend aussi la perception inspirée *des interprètes postérieurs* concernant le sens intérieur de l'Écriture qui révèle à la fois le sens littéral et le sens spirituel. Par la vertu de la *theôria*, les prophètes d'Israël pouvaient voir Dieu à l'œuvre dans des personnages historiques, des institutions ou des événements contemporains, comme préparant son peuple pour la venue du Messie. Et les auteurs du Nouveau Testament pouvaient voir en Jésus de Nazareth non seulement un faiseur de miracles charismatiques ayant survécu à la crucifixion, mais le Fils de Dieu ressuscité et glorifié.

Dans la perspective de Jn 14-16, et celle des Pères de l'Église, c'est donc le Saint Esprit qui préserve au sein de l'Église la vérité et l'autorité de la Sainte Tradition, qui englobe le témoignage de l'Écriture. La Tradition, comme le père Boulgakov et d'autres l'ont bien dit, doit être comprise comme «la mémoire vivante de l'Église». C'est une mémoire qui, — à travers les Écritures, la liturgie et les sacrements — a pour effet de réactualiser au sein de la communauté ecclésiale l'œuvre de salut accomplie par Jésus Christ. D'un côté, cette mémoire vivante nous ramène, au moyen du témoignage scripturaire, aux événements de la vie de Jésus, de sa mort et de sa résurrection. Selon l'expression du théologien danois Søren Kierkegaard², nous devenons ainsi «contemporains du Christ». De l'autre côté, au moyen de la liturgie et des sacrements, cette mémoire rend présents ces événements passés dans l'expérience de l'Église. La crucifixion du Christ devient présente pour nous aujourd'hui, de même que sa résurrection, sa glorification et son envoi de l'Esprit Saint à la Pentecôte. C'est pourquoi l'Église peut proclamer à la grande fête de Pâques : *aujourd'hui* nous sommes morts avec le Christ et nous sommes ressuscités avec lui, afin de partager déjà ici et maintenant le futur eschatologique de son Royaume :

Hier j'ai été mis au tombeau avec toi, ô Christ

Aujourd'hui je me lève avec toi dans ta résurrection.

Hier j'ai été crucifié avec toi.

Glorifie-moi avec toi, ô Sauveur, dans ton Royaume !

(Matines de Pâques, ode 3)

²*Philosophical Fragments* (new English ed., Hong and Hong, vol. VII of «Kierkegaard's Writings,» Princeton University Press.)

Les principes herméneutiques développés — ou plus précisément connus intuitivement — par les Pères de l'Église sont fondés sur cette vision inspirée et contemplative connue sous le nom de *theôria*. En conséquence, ces principes constituent une part importante de la Sainte Tradition, car eux aussi furent formulés sous la direction de l'Esprit de Vérité. Leur propos est de fournir à l'Église une interprétation précise et compétente des Écritures par laquelle l'Esprit peut guider le peuple chrétien vers la plénitude de la vérité qu'est le Christ Lui-même (Jn 16,13).

Au risque de simplifier outre mesure un sujet fort complexe, nous pouvons réduire les présupposés les plus importants et les principes de l'exégèse patristique à huit points principaux.

1. L'expression *Parole de Dieu* est utilisée aujourd'hui, singulièrement dans les cercles protestants, en référence à la Bible et à son explication, en particulier sous la forme de la prédication. Pour les Pères de l'Église, *la Parole de Dieu* renvoie en premier lieu au Logos éternel, au Dieu-Homme incarné en Jésus de Nazareth et glorifié dans l'Église comme «l'Un de la Sainte Trinité». La Parole de Dieu est donc, en dernier lieu, une *personne*, la seconde Personne de la Trinité, qui communique sa révélation au monde d'abord par le Canon des Écritures. L'expression *Parole de Dieu* renvoie ainsi à trois réalités distinctes mais intimement reliées : la Personne du Logos divin, le témoignage écrit qu'en donnent les écrits apostoliques, et la proclamation *de* lui comme un appel à la foi et à la vie *en* lui.

2. La Parole de Dieu sous toutes ses formes ne peut être comprise et interprétée correctement que dans une *perspective trinitaire*. Le Père, le Fils et l'Esprit partagent une volonté commune et une action commune en inspirant la composition et l'interprétation des écrits bibliques, comme ils le font dans l'œuvre de création et de rédemption. A travers le témoignage des apôtres, l'Esprit révèle Jésus Christ comme la source de la vérité et de la vie éternelle. En tant que puissance de Dieu investie dans l'Église et inspirant la proclamation de l'Église au monde, l'Esprit nous conduit à la foi en Dieu le Fils. Et le Fils à son tour nous introduit dans la communion éternelle avec Dieu le Père. De plus il y a réciprocité dans ce mouvement. Car le Fils supplie le Père d'envoyer l'Esprit sur le corps des fidèles dans une effusion pentecostale permanente, afin de les affermir, de les illuminer et de les sanctifier. La révélation procède *du* Père *par* le Fils, en devient intelligible *dans* le Saint Esprit, cependant que notre réponse, fondée sur la foi, procède *dans* et *de* l'Esprit, *par* le Fils *vers* le Père. La proclamation de l'évangile ne devient «la

puissance de Dieu pour le salut» (Rm 1,16) qu'à travers l'économie concertée du Fils et de l'Esprit, que saint Irénée décrit comme «les deux mains du Père».

3. Cela signifie que la Parole de Dieu sous la forme de l'Écriture ou de la proclamation, de même que le Logos incarné lui-même, doit être compris comme une réalité théandrique ou divino-humaine. Pour un esprit orthodoxe, les Écritures sont la Parole de Dieu adressée à ses créatures humaines et non pas seulement des paroles humaines à propos de Dieu. Cependant, cette Parole est produite dans une *synergie* ou coopération entre Dieu et les hommes. Dieu n'a pas dicté les écrits bibliques. Il a inspiré à des êtres humains limités et pécheurs de les rédiger. Tant l'auteur apostolique que l'interprète postérieur, *sous la direction de l'Esprit*, parlent à l'intérieur de leur propre contexte historique, culturel et linguistique. Les Écritures reflètent ainsi un aspect humain par les points de vue différents représentés par chacun des quatre Évangiles, par les divergences irréductibles de la chronologie (par exemple pour la date de la Dernière Cène ou des marchands chassés du Temple), et par le fait qu'elles contiennent au moins un enseignement majeur rejeté plus tard par l'Église, à savoir l'affirmation de Hb 6,4-6 qu'il n'y a pas de pardon pour les péchés commis après le baptême.

Ces éléments humains des Écritures montrent clairement que la Parole de Dieu doit être *interprétée à nouveau* à chaque génération de la vie de l'Église. Cela ne signifie pas que l'enseignement des Écritures soit soumis à changement. Cela signifie que l'Esprit illumine chaque nouvelle génération chrétienne, dans le langage et les circonstances de son temps, pour la guider vers «toute la vérité». Ainsi les chrétiens orthodoxes prient avant la lecture de l'Évangile à la Sainte Liturgie : « Illumine nos cœurs, ô Maître qui aime l'homme, de la lumière de ta divine connaissance. Ouvre les yeux de notre intelligence, pour que nous comprenions ton message évangélique ». Les mots des textes bibliques sont souvent obscurs et difficiles à comprendre. Cependant ils contiennent la plénitude de la vérité. C'est le travail de l'Esprit Saint, en liaison avec les auteurs apostoliques et les interprètes postérieurs de l'Église, d'illuminer cette vérité et de la rendre accessible à tous à chaque moment de l'histoire.

4. L'Église est le lieu qui convient pour l'interprétation ainsi que pour la proclamation et la célébration liturgique de la Parole de Dieu. L'exégèse est une fonction de la communauté de la foi dans son culte et son témoignage. Alors que l'on encourage les interprétations personnelles des Écritures, celles-ci perdent leur pouvoir de faire autorité dès qu'elles se coupent du Corps ecclésial et de la Tradition. Ceci ne signifie pas que les conclusions d'un exégète sont

prédéterminées par l'enseignement doctrinal de l'Église. Après tout, ces enseignements eux-mêmes sont le fruit de l'exégèse patristique. Cependant, les exégètes orthodoxes acceptent comme faisant partie de leur vocation la nécessité de soumettre leurs réflexions à l'Esprit de l'Église, *phronêma ekklésias*. Ceci implique que les exégètes conformeront leur interprétation aux enseignements doctrinaux et moraux de la Sainte Tradition, et qu'ils considéreront leur travail d'exégèse comme une *diakonia* au service de l'Église, et qu'ils le feront dans l'intérêt de l'Église et de sa mission dans le monde.

Il est certain que ce principe était beaucoup plus évident pour les Pères de l'Église que pour la plupart des exégètes d'aujourd'hui. Le langage de la théologie, comme celui de la liturgie, ne cesse de s'élargir et de se développer. De nouvelles découvertes dans le domaine de la critique littéraire comme dans l'archéologie et les autres disciplines historiques, semblent souvent remettre en question les conclusions des générations précédentes. Il faut admettre, cependant, que ces découvertes n'ont jusqu'à aujourd'hui apporter aucune «preuve» sapant les éléments-clés du dogme chrétien. Les études sociologiques concernant la vie en Palestine au premier siècle peuvent conduire certains interprètes à décrire Jésus comme rien de plus qu'un prophète itinérant ; l'embryologie moderne peut présenter à certains esprits des preuves décisives contre la possibilité d'une naissance virginale (on pourrait se demander, «D'où proviendraient alors les 23 autres chromosomes ?»); et la comparaison des épîtres de s. Paul avec les récits des évangiles peut conduire certains à la conclusion que c'est Paul et non Jésus qui est le véritable fondateur du christianisme. L'honnêteté intellectuelle nous incite cependant à admettre que les conclusions tirées sur la base de ce type d'études scientifiques sont subjectives. Elles proviennent de «sauts de foi» — ou d'incroyance— dans la mesure où les conclusions ne sont pas inhérentes aux découvertes elles-mêmes mais sont des extrapolations rationnelles fondées sur ces découvertes.

La science, comme toute autre discipline (art, musique, théologie) opère dans une sphère limitée de la réalité. Elle ne peut jamais ni confirmer ni infirmer les réalités *transcendantes*, même quand celles-ci entrent en contact avec le monde physique. Les images bibliques comme celles des démons et des anges ne sont pas susceptibles d'investigation scientifique, puisque les outils de la science sont simplement inadaptés pour étudier leur présence ou leur action. On peut dire la même chose de la présence et de l'action de Dieu dans le monde et dans l'expérience des hommes. Les instruments de l'exégèse ne sont pas plus adéquats pour déterminer la vérité ou la fausseté des déclarations de la Bible concernant la

personne de Jésus : son origine divine, la valeur rédemptrice de sa mort, sa résurrection etc. L'exégèse peut nous aider à mieux saisir le sens littéral du texte, à savoir la propre compréhension de l'auteur de son expérience et de la tradition qu'il a reçue. Mais elle ne peut en aucun cas ni vérifier ni réfuter son témoignage, elle ne peut pas juger de l'exactitude de ses affirmations. Leur vérification dépend de la foi, qui par définition n'est pas soumise à la preuve scientifique.

C'est pourquoi l'exégète (orthodoxe) accomplira son travail à l'intérieur des limites de la discipline et soumettra les résultats à l'«esprit de l'Église», c'est-à-dire à la Sainte Tradition. C'est parce que nous la tenons pour un article de foi (!) que la Tradition offre la clé pour une meilleure compréhension de la réalité que ne le peuvent les sciences empiriques. Pour accepter un pareil procédé, il faut faire un nouveau saut dans la foi et être convaincu que notre travail d'exégète, comme toute interprétation biblique authentique, est guidé et inspiré par l'Esprit de Vérité.

5. Si l'exégète est appelé à se soumettre en dernier lieu à l'esprit de l'Église, c'est à cause de la relation qui existe entre Écriture et Tradition. Les deux ne doivent être comprises ni comme des références complémentaires, ni comme des références ou des autorités contradictoires. Alors qu'elle rejette la notion d'autosuffisance des écritures (*autarkeia*) telle que la proclame l'expression *sola scriptura*, l'Orthodoxie accepte totalement la qualité *canonique* ou normative de l'Écriture pour trancher des questions de foi et de conduite.

D'un autre côté, elle reconnaît que l'Écriture est un produit ou un fruit de la Tradition. Le témoignage biblique a une autorité canonique ou normative seulement dans la mesure où il *reçoit* le message de l'évangile apostolique, *interprète* le message correctement et le *transmet* pour que les autres puissent *croire*. L'exemple le plus clair et le plus frappant sur ce point est donné par l'apôtre Paul dans 1 Cor 15,1-11. Lui, «le dernier des apôtres», a reçu et transmis à travers son enseignement le témoignage que «le Christ est mort pour nos péchés selon les Écritures.» C'est sur la base de cette proclamation, fondée sur et reflétant fidèlement le message reçu (*pardosis*) que les Corinthiens en sont venus à croire en l'évangile du Christ ressuscité. Le parallélisme établi par les quatre verbes principaux est significatif : «J'ai *transmis* ce que j'ai *reçu*... j'ai *prêché* et vous avez *cru*. « C'est cette dynamique qui constitue la «tradition vivante.» La Tradition n'est pas seulement un corpus d'information transmis d'une personne à une autre, elle implique toujours une *interprétation* sous la forme de l'analyse (exégèse) et de la proclamation (prédication). Paul *reçoit* le message évangélique, dans lequel il *croit* pour son propre salut. Mais il *interprète* aussi et le *transmet* sous une nouvelle

forme, conformément aux besoins particuliers et à la capacité de réception de son auditoire. Les verbes «transmettre (*paredôka*) et «proclamer/prêcher» (*keryssomen*) expriment des actions qui transforment la Tradition d'un corpus de renseignements historiques en une Parole vivifiante suscitant la foi qui mène au salut.

Écriture et Tradition sont ainsi dans une relation réciproque. La Tradition est la matrice dans laquelle l'Écriture a pris naissance et forme. Et l'Écriture est la «règle» ou le «canon» par lequel nous déterminons toute tradition authentique. Cela décrit un cercle herméneutique, constitué par l'interaction entre le témoignage apostolique et l'interprétation de ce témoignage fournie avant, pendant et après la rédaction des livres bibliques et de leur réception en tant que canon. (On doit se rappeler que la première liste complète des 27 livres canoniques du Nouveau Testament n'a été faite que par saint Athanase dans son Épître pascale de 367. Et dans les régions de langue syriaque, les lettres de Jacques, la troisième épître de Jean et celle de Jude ne furent acceptées comme canoniques qu'au 5^e siècle et l'Apocalypse seulement au 11^e siècle. Dans cette perspective, la tâche de l'exégète n'est pas de rompre le cercle herméneutique. Elle est plutôt de maintenir intact le cercle afin de préserver l'interdépendance essentielle entre Écriture et Tradition, entre la Parole de Dieu et son interprétation.

6. L'Ancien et le Nouveau Testament présentent un témoignage unifié de l'histoire du salut. La relation entre les deux alliances est celle de «promesse à accomplissement». Il y a entre elle une unité intérieure, organique, telle que des personnages et des événements de la Nouvelle Alliance sont préfigurés par ceux de l'Ancienne et que ceux-ci à leur tour trouvent leur sens ultime dans ceux de la Nouvelle Alliance. Cette relation de promesse et accomplissement s'exprime concrètement comme une relation de type à antitype ou bien de type à archétype. Pour interpréter l'Ancien Testament dans la lumière du Christ, l'exégète orthodoxe, comme les Pères de l'Église eux-mêmes, fera usage de la typologie.

Les exégètes antiochiens, et en particulier Diodore de Tarse, insiste largement sur la *simultanéité* qui caractérise la typologie. Cela signifie que le futur antitype est dans une certaine mesure déjà présent dans le type ou l'image prophétique. Le type «contient» l'antitype, l'accomplissement eschatologique est déjà «imprimé» ou contenu à l'intérieur de la figure originale³. Ainsi, Moïse est un

³ Nous nous référons ici au travail de Frances Young, *Biblical Exegesis and the Formation of Christian Culture* (Cambridge University Press, 1997), ch. 7-8. Voir aussi l'analyse de Young et d'autres faite par Xenia Werner dans sa thèse de Maîtrise, non publiée, *Marian Typology. An Analysis of Hymnography and Iconography*, (St Vladimir's Orthodox Theological Seminary, Mai 1999), surtout la première partie.

type du Christ, de même que le Temple hébreu est un type de l'Église. Pourtant la présence et le but de Dieu dans la personne de Moïse et les sacrifices du Temple font de ces images plus que de simples signes annonçant un accomplissement futur. Le Fils éternel de Dieu est réellement «présent» dans la personne de Moïse, de même que l'Église éternelle et universelle est par anticipation présente dans le Temple. L'image la plus claire de ce phénomène est donnée dans 1 Cor 10,1-4, où saint Paul fait allusion au rocher qui abreuvait en eau les Israélites durant leur pérégrination dans le désert. Le rocher était une source permanente d'eau courante pour le peuple de Dieu. C'est pourquoi Paul peut faire cette déclaration stupéfiante : «le rocher, c'était le Christ !». C'est-à-dire que le «Christ», le Fils éternel de Dieu, était présent et actif dans l'expérience du peuple avant son entrée dans la Terre Promise. Il y a une relation réciproque entre le rocher et le Christ, entre le type et son antitype. Le rocher, source d'eau vivifiante, symbolise le Christ, source de «l'eau vive» (Jn 4,10) qui jaillit pour la vie éternelle. Le symbole participe à son accomplissement eschatologique, exactement comme l'accomplissement est déjà manifesté dans le symbole.

Cela veut dire que les relations typologiques doivent être comprises d'une manière synchronique plutôt que diachronique. Il y a une correspondance intime — une simultanéité virtuelle— entre le rocher et le Christ, entre le type et l'antitype. C'est pourquoi l'apôtre peut apercevoir la présence et l'action du Christ (à venir) déjà dans le rocher de l'Ancien Testament, et il peut déclarer avec une conviction absolue «le rocher, c'était le Christ !»

La typologie est très passée de mode aujourd'hui. Beaucoup de savants bibliques la rejettent comme une relique d'un passé «pré-critique». Certes, la typologie doit être soutenue par d'autres méthodes, y compris la recherche historique, archéologie et linguistique, l'analyse littéraire etc. Pourtant, en tant que forme spécifique d'une approche globale de l'Écriture la typologie demeure un élément essentiel dans toute tentative pour discerner le dessein de l'action de Dieu dans l'histoire et la relation entre les deux alliances : Dieu avec Israël et le Christ avec l'Église.

7. Un autre principe utilisé par les Saints Pères est un héritage direct des rabbins juifs. Il était connu de Jésus et fut utilisé par lui comme un instrument de base dans son interprétation des Écritures. Ce principe est connu aujourd'hui sous le nom de *réciprocité exégétique*. Par cela nous entendons que toute l'Écriture est inspirée, uniformément et intégralement, dans le sens que nous avons noté plus haut. Jésus peut ainsi s'appliquer à lui-même divers titres messianiques de l'Ancien

Testament. Et il peut confondre le raisonnement des Pharisiens par l'argument — fondé sur le psaume 109/110— que le vrai Messie est Seigneur et Fils de Dieu plutôt que (seulement) le fils de David (Mt 22,41-46). Un autre exemple pourrait être l'Apocalypse 12, qui décrit une femme revêtue de soleil, qui porte un fils dont l'existence est menacée par le dragon à sept têtes et à dix cornes. La critique moderne tend à voir dans cette femme une image de l'Église et dans le dragon une figure de Rome, avec ses sept collines, qui persécutait l'Église. En référence à des passages tels que le soi-disant «proto-évangile» de Genèse 3,15, les auteurs patristiques ont, de leur côté, eu tendance à voir plutôt dans cette femme l'image de la Vierge Marie donnant naissance au Messie, tandis que le dragon serait l'image de Satan persécutant à la fois le Christ et l'Église.

Étant donné que toute l'écriture est uniformément inspirée, et que tout en elle montre le Christ, n'importe quel passage peut être interprété de façon à mettre en évidence son message messianique. De plus, tout passage obscur peut être illuminé et éclairci par un autre passage plus clair. C'est ce qu'on appelle la «réciprocité» entre les déclarations de la Bible, qui n'a pas à tenir compte de l'auteur de ces déclarations ni du sens original et littéral que ces déclarations ont pu avoir.

8. Finalement il nous reste à considérer le chemin fondamental et essentiel qui conduit du sens littéral au sens spirituel, ou *sensus plenior*. Ceci nous ramène au thème de la *theôria*, ou vision contemplative de la vérité et de la réalité divine communiquée par l'œuvre inspiratrice de l'Esprit Saint. Dans l'expérience des Pères de l'Église, Dieu se révèle le plus pleinement, non à travers l'analyse rationnelle des textes scripturaires, mais à travers la prière qui se tient dans les profondeurs du cœur. La prière est le fruit de l'Esprit qui habite dans le temple de notre cœur, ce cœur que la tradition biblique comprend comme le centre de la pensée comme celui de l'affectivité. La prière est ainsi une opération divine, l'œuvre de Dieu en nous. Dans la prière, Dieu parle à Dieu : l'Esprit Saint s'adresse au Père, pour présenter nos intercessions, nos supplications et notre louange avec puissance et autorité. Prier «en esprit et en vérité» (Jn 4,23), c'est prier le Père dans la puissance de l'Esprit Saint, par celui qui est la Vérité, le Christ Jésus, Fils éternel de Dieu.

On peut dire la même chose du travail d'interprétation de la Bible. Il requiert, lui aussi, une coopération (synergie) entre nous et le Dieu trine. Et finalement, il est lui aussi le fruit de l'Esprit qui habite en nous. Pour paraphraser l'apôtre Paul, nous pourrions dire : «nous ne savons pas lire la Bible comme nous le devrions» (voir Rm 8,26) C'est-à-dire que dans notre état déchu et pécheur, nous pouvons avoir accès par la raison au sens littéral d'un texte, au sens originel qu'il avait dans l'esprit de

l'auteur et de ses destinataires. Cependant le travail qui consiste à traduire ce message en Parole de Dieu pour nous aujourd'hui, est accompli par Dieu lui-même.

Dans la personne du Saint Esprit, Dieu habite l'esprit et le cœur de l'homme, comme il habite dans la communauté universelle de l'Église. Il parle aux oreilles qui sont prêtes à l'entendre, comme il parlait aux prophètes de jadis. Comme les prophètes, nous «entendons» cette parole, nous la prenons en nous-mêmes, et nous la méditons afin d'en tirer un sens particulier pour nous en ce jour et dans les circonstances présentes. Ensuite nous présentons cette parole aux autres, sous forme de sermons, de méditations ou peut-être de commentaires bibliques. Tout le monde peut saisir le sens littéral d'un texte, dès lors qu'il a les instruments littéraires qui conviennent et une pratique convenable. Mais faire le pèlerinage du sens littéral au *sensus plenior* ou sens spirituel demande que nous nous soumettions, dans un combat d'humilité et d'ascèse, à l'influence directrice de l'Esprit de Vérité. Saint Jean Chrysostome et d'autres Pères de l'Église ont insisté que nul ne peut interpréter correctement l'Écriture s'il ne se soumet pas de bon gré à l'Esprit. Nous ne pouvons pas connaître la Vérité si nous ne nous humilions pas et si nous ne nous ouvrons pas à sa puissance, sa beauté et sa majesté. Le seul moyen de «connaître la vérité» est de la chercher, de l'aimer, et de vivre aussi pleinement et fidèlement que possible en conformité avec elle.

Un dernier principe herméneutique adopté par les Saints Pères est donc la nécessité de l'*effort ascétique*, d'un combat intérieur ininterrompu, pour acquérir l'esprit de repentir et d'humble obéissance devant Dieu. Ceci est indispensable pour pouvoir *entendre* la Parole de Dieu et gagner la capacité de l'interpréter pleinement et convenablement. Pour ceux qui acceptent ce combat, qui s'engagent de plein gré dans la lutte spirituelle, la tâche difficile d'interpréter et de proclamer la Parole de Dieu peut se transformer en un acte d'amour et un service de louange.

Ces divers principes et perspectives herméneutiques adoptés par les auteurs patristiques mettent en évidence une conclusion importante. Pour retrouver la richesse et l'autorité que lui accordaient les Saints Pères, l'interprétation biblique devrait une fois encore occuper la place qui est la sienne en tant que *fonction de la vie liturgique de l'Église*. Pour que cela puisse se faire, cependant, ceux qui interprètent les Écritures — laïcs, pasteurs ou exégètes professionnels — doivent acquérir, comme le firent les Pères de l'Église eux-mêmes, une conscience profonde de l'*aspect doxologique* comme de la *dimension diaconale* de leur travail. Car le but ultime de l'interprétation de la Bible est de servir à la fois comme un

sacrifice offert à la louange et à la gloire de Dieu et comme un témoignage fidèle de l'auto-révélation de Dieu, offert pour le salut de son peuple.

Directeur de la publication : Père Michel EVDOKIMOV

Abonnement annuel

Rédaction : Jean-Claude POLET,
Serge TCHÉKAN

SOP mensuel

SOP + Suppléments

Réalisation : Nathalie TCHÉKAN

France
Autres pays

215 F
240 F

430 F
550 F

Commission paritaire : 56935
ISSN 0338-2478

Tiré par nos soins

C.C.P.: 21 016 76 L Paris
Tarifs PAR AVION sur demande
